--- ATTENTION : CONSERVEZ CETTE LICENCE SI VOUS REDISTRIBUEZ CE FICHIER ---
License ABU
-=-=-=-=-=-
Version 1.1, Aout 1999

Copyright (C) 1999 Association de Bibliophiles Universels
http://abu.cnam.fr/
abu@cnam.fr

La base de textes de l'Association des Bibliophiles Universels (ABU)
est une oeuvre de compilation, elle peut être copiée, diffusée et
modifiée dans les conditions suivantes :

1. Toute copie à des fins privées, à des fins d'illustration de l'enseignement
ou de recherche scientifique est autorisée.

2. Toute diffusion ou inclusion dans une autre oeuvre doit

a) soit inclure la presente licence s'appliquant a l'ensemble de la
diffusion ou de l'oeuvre dérivee.

b) soit permettre aux bénéficiaires de cette diffusion ou de cette
oeuvre dérivée d'en extraire facilement et gratuitement une version
numérisée de chaque texte inclu, muni de la présente licence. Cette
possibilité doit être mentionnée explicitement et de façon claire,
ainsi que le fait que la présente notice s'applique aux documents
extraits.

c) permettre aux bénéficiaires de cette diffusion ou de cette
oeuvre dérivée d'en extraire facilement et gratuitement la version
numérisée originale, munie le cas échéant des améliorations visées au
paragraphe 6, si elles sont présentent dans la diffusion ou la nouvelle
oeuvre. Cette possibilité doit être mentionnée explicitement et de
façon claire, ainsi que le fait que la présente notice s'applique aux
documents extraits.

Dans tous les autres cas, la présente licence sera réputée s'appliquer
à l'ensemble de la diffusion ou de l'oeuvre dérivée.

3. L'en-tête qui accompagne chaque fichier doit être intégralement
conservée au sein de la copie.

4. La mention du producteur original doit être conservée, ainsi
que celle des contributeurs ultérieurs.

5. Toute modification ultérieure, par correction d'erreurs,
additions de variantes, mise en forme dans un autre format, ou autre,
doit être indiquée. L'indication des diverses contributions devra être
aussi précise que possible, et datée.

6. Ce copyright s'applique obligatoirement à toute amélioration
par simple correction d'erreurs ou d'oublis mineurs (orthographe,
phrase manquante, ...), c'est-à-dire ne correspondant pas à
l'adjonction d'une autre variante connue du texte, qui devra donc
comporter la présente notice.

---------- FIN DE LA LICENCE ABU ----------

--- ATTENTION : CONSERVEZ CET EN-TETE SI VOUS REDISTRIBUEZ CE FICHIER ---
<IDENT guizeur>
<IDENT_AUTEURS guizotf>
<IDENT_COPISTES swaelensg>
<ARCHIVE http://abu.cnam.fr/>
<VERSION 1>
<DROITS 0>
<TITRE Histoire générale de la civilisation en Europe, depuis la chute de l'empire romain jusqu'à la révolution française>
<GENRE prose>

Livros Grátis

http://www.livrosgratis.com.br

Milhares de livros grátis para download.

<AUTEUR François Guizot>
<NOTESPROD>
Ce texte est constitué par une série de conférences données en 1836 à l'Académie de Bruxelles sur le thème de la civilisation européenne, par l'homme d'Etat et historien français, François Guizot (1787-1874). Il est précédé de considérations méthodologiques sur l'histoire de la Belgique, par le Baron de Reiffenberg.

This text reproduces a series of lectures on the history of civilisation in Europe, given in 1836 to the Académie de Bruxelles by the French historian and statesman, François Guizot (1787-1874). It is preceeded by a lecture by Baron de Reiffenberg on the methodology of the history of Belgium.
</NOTESPROD>

---------- FIN DE L'EN-TETE ----------

---------- DEBUT DU FICHIER guizeur1 ----------

HISTOIRE GENERALE DE LA CIVILISATION EN EUROPE, DEPUIS LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN JUSQU'A LA REVOLUTION FRANÇAISE,

PAR M. GUIZOT,

PRECEDEE D'UN DISCOURS SUR L'HISTOIRE DE BELGIQUE, par LE BARON DE REIFFENBERG.

***

LACROSSE, LIBRAIRE-EDITEUR,
Rue du Curé, N°10
BRUXELLES.
1838.

***

AVERTISSEMENT DE L'EDITEUR.

Depuis longtemps nos presses ont été spécialement consacrées aux ouvrages historiques. En 1822, abandonnés à nos propres forces, nous avions commencé une collection de chroniques nationales qui devait être très volumineuse; Jacques Du Clercq, et Van der Vynckt avaient paru, lorsque le gouvernement comprit qu'à lui seul appartenait de mener à fin une si vaste entreprise. En renonçant à un projet qui nous était cher et qui nous avait coûté d'assez grands sacrifices, nous continuâmes néanmoins de marcher dans la voie que nous nous étions tracée. Laissant à nos confrères la littérature facile, leur abandonnant volontiers le roman et le drame, nous nous appliquâmes à reproduire les oeuvres plus sévères des Barante, des Augustin Thierry, des Mignet, des Ségur, etc.

Lorsque nous avions voulu mettre au jour les principaux mémoires inédits relatifs à la Belgique, nous avions invoqué le secours d'un savant qui consacre toute sa vie à l'étude de son pays. Il se rendit à notre appel avec empressement, sans aucune vue de spéculation ni d'intérêt personnel; car, personne n'osera le nier, il n'a jamais cultivé les lettres que pour elles seules. C'est encore à lui que nous avons emprunté le discours qui précède ce volume et qui rattache, en quelque sorte, l'ouvrage de M. Guizot à la Belgique. N'était-il pas d'ailleurs naturel d'associer le disciple au maître? Dans les deux écrivains ce sont, en effet, les mêmes principes et souvent une manière pareille.

M. Guizot avait entrepris de retracer le cours de la civilisation européenne, depuis la chute de l'Empire romain et l'invasion des Barbares jusqu'à notre propre temps. Il a tour à tour passé en revue les principaux éléments de la société moderne,

savoir: l'aristocratie féodale, l'église, les communes et la royauté. Il a observé leur développement successif ou parallèle, et les métamorphoses qu'ils ont subies à travers les siècles. Il a recherché quel avait été, dans chacun de ces éléments, le contre-coup des grands événements qui ont changé la face du monde, tels que les croisades, la révolution religieuse du seizième siècle, la révolution d'Angleterre au dix-septième. Il a décrit avec un soin particulier cette fusion secrète, cette transformation intérieure qui, dissolvant peu à peu tous les éléments du moyen âge longtemps en guerre, a enfin partagé les sociétés modernes en deux grandes forces, les peuples et les gouvernements. Le tableau du règne de Louis XIV et de sa lutte prolongée contre Guillaume III, celui du dix-huitième siècle en France, toujours le centre et le foyer de la civilisation européenne, ont surtout frappé les esprits. Ce n'est pas en quelques lignes que nous pouvons faire apprécier le mérite de ces leçons; le prodigieux empressement du public à les entendre et à les lire nous en dispense pleinement.

***

DISCOURS SUR L'HISTOIRE DE BELGIQUE (1)

[(1) Ce discours a été lu à l'Académie de Bruxelles le 4 février 1836.]

On peut avancer, sans crainte d'être accusé d'erreur, qu'aujourd'hui la littérature se réduit à l'histoire et au drame, au drame en récit dans un livre, au drame en action sur les planches d'un théâtre; encore pour captiver l'intérêt, pour attirer la foule, est-il obligé d'adopter une couleur historique; de sorte qu'à tout prendre l'histoire domine presque seule sur ce que naguères on appelait encore le Parnasse.

Doit-on s'en étonner? à une époque positive comme la nôtre les fictions ne sauraient plaire qu'en se calquant le plus possible sur la réalité. D'ailleurs l'histoire ne connaît plus de priviléges. Jadis on n'y inscrivait que les personnages éminents; pour y être admis, il fallait un grand nom ou un diadême: on y montait comme dans les carrosses du roi, un certificat de d'Hozier à la main. Maintenant le peuple a reconquis sa place dans l'histoire; il est reconnu que c'est lui surtout qui la fait, et chacun, conversant avec le passé, y trouve ce charme qui est cause, suivant l'auteur des *Maximes*, que deux amants ne se lassent jamais d'être ensemble, attendu qu'ils ne parlent que d'eux-mêmes.

Les uns, se bornant à satisfaire leur curiosité, cherchent des détails piquants, des situations intéressantes, des rapprochements singuliers; les autres, plus graves, demandent aux temps qui ne sont plus, la règle du présent, la prévision de l'avenir. Tous remuent la poussière des siècles.

Voyez ces jeunes écrivains: comme ils s'empressent, comme ils disputent de zèle et d'activité! Ils fouillent, ils creusent, ils minent. Les abîmes les plus profonds, ils s'y engloutissent avec joie; le fardeau le plus lourd, ils le réclament; la fatigue la plus rude, ils l'ambitionnent. Heureuse intrépidité! louable émulation! Néanmoins en applaudissant à ces efforts, je ne puis me défendre d'un vif regret, ni dissiper une crainte sérieuse. C'est que les études historiques ne prennent une direction trop matérielle et exclusivement mécanique.

Sans doute il est indispensable de puiser aux sources: désormais les erreurs convenues, les croyances illégitimes ne doivent plus avoir cours. Mais parce qu'il est profitable de recueillir d'antiques documents, parce qu'on a su gré à des hommes patients et laborieux d'avoir rassemblé, éclairci, commenté des diplômes, des chartes, des chroniques, et ressuscité les premiers essais de la poésie

moderne, est-ce là l'unique carrière à parcourir? ces travaux ont-ils le droit d'absorber toute l'activité de l'entendement et d'être considérés comme la plus haute occupation de l'esprit? Non, certes, et si une pareille infatuation venait à triompher, on en déplorerait bientôt les funestes conséquences.

D'abord les facultés les plus énergiques de l'esprit humain seraient condamnées au sommeil et à l'immobilité. Trompées par des succès faciles, de fraîches et vigoureuses imaginations laisseraient passer le temps de l'inspiration et de la verve; la puissance créatrice cèderait le pas à l'industrie subalterne de l'investigateur, l'accessoire l'emporterait sur le principal, le maçon sur l'architecte, le tailleur de pierres sur le statuaire.

Ensuite il serait par trop aisé à la sottise de se pavaner à côté du savoir et du talent. Cette espèce d'usurpation est plus dangereuse qu'on ne pense: elle tend à bouleverser la république des lettres, de même que l'avénement des hommes incapables au pouvoir porte le trouble dans la société politique. Il est vraiment scandaleux de permettre à un imbécile de se croire des titres à la célébrité par cela seul qu'il a mis la main sur de vieilles paperasses. N'est-ce pas pitié de voir des gens sans idées, sans style, sans connaissances acquises, forcer le public à s'occuper d'eux, pour s'être avisé d'attacher leur nom à quelque précieux débris, comme ces badauds qui s'imaginent aller à la postérité en salissant d'inscriptions niaises le torse d'un Hercule ou le buste antique d'un Jupiter Tonnant?

Il est un autre motif non moins concluant. Si l'on s'obstinait à rester dans les obscurités de l'érudition, à se préparer à l'action sans jamais agir, comment notre histoire descendrait-elle jusqu'au peuple, quel parti l'esprit public pourrait-il tirer d'une gloire cachée sous de poudreux lambeaux, écrasée sous d'énormes décombres? Une ligne d'Homère n'a-t-elle pas fait plus pour la Grèce que tout le savoir de Pausanias et d'Athénée?

Partageons-nous équitablement la besogne. Que ceux dont l'âge a déjà refroidi et décoloré la pensée, ceux qu'un goût prononcé, un mérite modeste ou une destinée contraire à leur vocation primitive, ont tenus éloignés de la route brillante qui mène à la gloire, continuent d'amasser des matériaux et de se livrer à des recherches aussi pénibles que nécessaires. Ils obtiendront notre estime à défaut de notre admiration. Une tâche plus noble et plus grande est réservée aux jeunes et fortes intelligences. Ce n'est pas seulement un labeur que l'on attend d'elles, mais une oeuvre, ce n'est pas une transcription correcte, une discussion subtile de textes connus ou inédits, mais de l'invention, du génie, quelque chose d'individuel que ne donnent ni les livres ni les manuscrits. (1)

[(1) Il n'est pas hors de propos de remarquer que celui qui crayonne ces lignes se fait son procès à lui même, et qu'il a sacrifié ses plus belles années à de sérieuses puérilités. Mais il n'a pas été le maître de régler sa vie, et les circonstances lui en ont imposé une qu'il n'eût sans doute pas choisie. (*Note de l'auteur*)]

D'ailleurs l'existence de l'homme est trop courte pour se débattre constamment dans les ronces et les marais fangeux de la plaine; gravissons les hautes collines: nous nous rapprocherons du ciel.

Parmi les sujets qui semblent solliciter le talent, je n'en connais pas de plus beau que l'histoire générale de notre patrie (1); et récemment une voix éloquente nous en a fait parcourir l'étendue.

[(1) Nous avons plusieurs abrégés très estimables de cette histoire; nous en possédons des fragments très remarquables, mais on sent qu'il ne s'agit ici que d'une composition vaste et complète.]

Or, cette histoire sera-t-elle critique, philosophique ou pittoresque? Marchera-t-elle sous la bannière de la synthèse ou de l'analyse?

Si jamais l'éclectisme a été chose raisonnable, c'est dans l'occasion présente. Je ne parle pas de ce système stérile et confus qui n'est, en théorie, que la négation de toute doctrine; ni de cet égoïsme hypocrite qui, en pratique, s'accommode de tout avantage à sa convenance dans chaque situation sociale, et subit la richesse du ton papelard dont le Tartuffe accepte les libéralités d'Orgon. Je veux désigner cette sûreté de vue qui, embrassant un objet dans sa plénitude, n'en néglige aucune face, n'en supprime aucune manière d'être.

Suivant l'ancienne législation littéraire, les genres étaient soigneusement séparés et ne pouvaient pas plus se confondre que les rangs des citoyens. Il était, par exemple, interdit au style noble de déroger jamais; et le genre élevé n'avait pas pour le naïf et le simple de moindres dédains qu'un talon rouge pour un roturier.

Voilà pourtant que cette sévérité de classification s'en va de jour en jour s'affaiblissant davantage. Et supposons même qu'elle pût encore être conservée ailleurs, serait-elle admissible dans l'histoire, ce mouvant tableau de l'humanité qui réunit tous les contrastes, toutes les combinaisons, où le rire succède aux larmes, le burlesque au pathétique, le plaisant au terrible, le ridicule au sublime?

L'histoire, sous une plume exercée, prendra donc les tons les plus opposés, les formes les plus variées.

Elle sera critique dans ses résultats, c'est-à-dire qu'elle ne présentera que des faits empruntés à des autorités attentivement comparées entre elles, dont l'authenticité aura été reconnue et qui seront scrupuleusement citées pour la garantie du lecteur. Mais en s'appuyant sur l'érudition et la philologie, elle ne leur sacrifiera ni sa liberté ni son élégance, et se gardera de dégénérer en polémique ou en démonstration.

Elle sera pittoresque, en peignant avec vérité les hommes et les choses, en conservant aux temps, aux faits, aux individus, leur physionomie et leur caractère; tantôt rapide, animée, véhémente, tantôt calme et paisible, là bornée à une esquisse hardie, ici appliquée à terminer jusqu'aux détails. Toutefois, en appréciant le mérite du coloris, en ayant souci du costume et de la propriété locale, elle ne prendra point une enluminure pour un tableau, elle évitera de décrire pour l'unique plaisir de décrire, et ne matérialisera pas la science historique en la faisant consister puérilement dans un inventaire de garde-meuble ou de friperie.

Elle sera philosophique, puisque toutes les branches de l'art d'écrire relèvent de gré ou de force, de loin ou de près, de la philosophie, et que l'histoire en est la vérification naturelle; mais elle le sera sans devenir sentencieuse ni pédante. Ainsi que les draperies les moins transparentes des statues grecques accusent le nu, ainsi le récit, par sa savante ordonnance, laissera deviner la leçon morale et la mettra en action plutôt qu'en maxime.

Enfin notre histoire sera tour-à-tour analytique et synthétique.

Analytique, elle n'omettra aucun fait propre à instruire ou à intéresser; elle introduira même avec habileté dans le tissu de la narration une foule de circonstances qui, minutieuses en apparence, révèlent, souvent mieux que les

grands événements, les inconséquences, les singularités des moeurs et les mystères de l'âme. Synthétique, elle liera les faits, grands et petits, en les subordonnant à la marche de la civilisation; elle indiquera le centre où ils aboutissent, et proclamera la loi qui les régit; car les phénomènes historiques, en maintenant la liberté morale, ne dépendent pas plus du hasard que ceux de la physique ou de l'astronomie, et l'humanité se développe en vertu de lois aussi infaillibles, quoique moins faciles à déterminer, que celles qui retiennent les planètes dans leurs orbites.

La civilisation, ce fanal au sein de la nuit des âges, ce signe de ralliement au milieu de la confusion des temps, est comme le chêne Ygg-Drasill, qui abrite la cité des dieux et ombrage le monde, dans la mythologie scandinave.

Quel vaste et magnifique spectacle! On raconte que pendant les troubles qui, au seizième siècle, mirent les Pays-Bas aux prises avec l'Espagne, un sultan s'étant fait montrer sur la carte le pays dont on parlait sans cesse, s'écria que s'il était de Philippe, il aurait bientôt fini avec les rebelles, et qu'il se contenterait d'envoyer quelques-uns de ses pionniers pour jeter leur petit coin de terre dans la mer. Le despote proportionnait l'importance d'un peuple à l'étendue de son territoire. Il ne savait pas qu'Athènes et sa banlieue avaient joué dans le monde un rôle plus brillant que l'immense empire des Perses, et qu'une nation, quoique resserrée dans d'étroites limites, s'agrandit de tout ce qu'elle fait de grand, ainsi que des contrées sur lesquelles elle exerce son influence.

Remontant à une période dont l'histoire n'a point gardé la mémoire, au lieu des monuments écrits nous n'aurons à interroger que notre sol. C'est à la géologie que nous demanderons nos premiers souvenirs: il y aura peut-être quelque poésie dans la peinture de cette terre silencieuse et déserte qui surgit lentement du sein des flots, et que les flots menacent encore aujourd'hui malgré l'ingénieuse et opiniâtre résistance de ceux qui l'habitent. Ce travail de la nature, préludant au travail de l'homme, annonçait un peuple qui ne doit rien qu'à son activité.

Dans cette période, infinie par la durée, si courte, au contraire, par les faits, surnagent quelques rares traditions que la chronologie a de la peine à fixer, mais dont, malgré leur nébuleuse incertitude, il est possible de tirer des conséquences fécondes. N'est-ce pas, en effet, de ces temps reculés que datent déjà ces différences de races que le torrent des âges n'a pu totalement effacer; différences qui expliquent, jusqu'à un certain point, nos sympathies comme nos préventions de cité ou de canton, et qui n'ont pas été sans pouvoir peut-être sur deux de nos révolutions: causes immédiates de divorce entre des provinces précédemment unies; puisque telle catastrophe inopinée est souvent la conclusion d'un raisonnement dont la Providence a placé les prémisses neuf ou dix siècles en arrière?

Nous suivrons d'après des probabilités et des conjectures, les émigrations des anciens Belges dans l'Asie mineure, la Grande-Bretagne et les Gaules.

Mais notre histoire positive commence: celui qui allait renverser la république romaine, devient le premier historien de quelques peuplades ignorées à Rome. Ces aigles qui laissent encore sur le monde la trace profonde de leurs serres, s'abattent sur nos forêts séculaires. Après une lutte prolongée où brille la prodigieuse valeur de nos ancêtres, le Capitole transplante dans la Belgique sa

civilisation, ses coutumes, ses lois, et organise, en l'asservissant, cet esprit municipal qui plus tard se réveillera si fier et si terrible.
D'un autre côté, le latin en refoulant les idiomes celtique et teuton, prépare de loin la langue française. Ainsi de tous les langages le plus jaloux de la correction et de l'exactitude devait emprunter son origine à l'oubli des règles et à la corruption.
Près des bois où l'on offrait sur les autels de Thor et de Teutatès de sanglants sacrifices, dans les camps fortifiés, destinés à défendre les frontières de l'empire et où l'on rendait un culte à la Victoire, la croix du Christ s'éleva un jour à côté des enseignes des légions et des images des Césars. L'établissement d'une croyance pour laquelle le Belge a prouvé tant d'amour et de soumission, fournira quelques pages attachantes.
Les temps s'approchaient où la croix serait le seul signe de ralliement au milieu du désordre et de l'anarchie. Mais avant que les Barbares assaillissent l'empire, les empereurs s'étaient eux-mêmes faits barbares, comme pour rendre la transition plus facile. Des bords du Rhin accoururent des hordes innombrables. D'abord elles se cantonnent dans la Belgique, où elles retrouvent, avec des descendants de leur race, un langage qui se rapproche du leur: ère durant laquelle l'élément germanique va prendre possession de la société. Cependant, si la barbarie s'était infiltrée dans l'empire longtemps avant qu'il tombât en poudre, les traditions impériales résistèrent à la barbarie et survécurent à la victoire.
La difficulté est de se restreindre, de ne point refaire l'histoire de France en traçant celle de la Belgique, et de choisir dans des événements communs ceux qui ont un rapport plus immédiat avec notre pays. Il sera curieux de montrer comment ce qui restait de Rome s'amalgama avec les institutions franques et se soumit les vainqueurs en bien des circonstances; il ne sera pas moins instructif de rechercher pourquoi les tribus tudesques, confondues insensiblement dans la population gauloise en s'éloignant du Nord, ont retenu, parmi nous, leurs traits principaux.
Les chroniqueurs proprement dits nous en apprendront moins sur ces moeurs que les chantres de l'*Edda*, des *Sagas* et des *Nibelungen*, moins que les codes barbares, moins que les légendes naïves de ces saints personnages qui prêchaient à des guerriers farouches la parole de Dieu, et pénétraient, en bravant la mort, dans les repaires où de grossiers colons se cachaient avec leur ignorance et leur cruel fanatisme. Missionnaires de l'invasion, missionnaires de la foi, les uns et les autres marchent à la conquête, ceux-là avec des cris de mort, ceux-ci des paroles de paix sur les lèvres.
Cette belle France couronnée de lys et le signe du salut sur la poitrine, c'est en Belgique qu'elle apparaît d'abord. Là ces premiers chefs dont une tente était le Louvre et à qui un soldat disputait sa part du butin; là ces drames qui pour être sans éclat n'en sont pas moins pathétiques; ces discordes de familles, ces vengeances épouvantables dont la terreur fournirait au talent une source d'émotions si poétiques; là Frédégonde et Brunehaut, et ce Siegbert à qui l'épopée des *Nibelungen* a donné le nom de Siegfried, en le représentant sous les traits d'Achille; là ces maires altiers d'Austrasie qui s'apprêtaient à succéder aux Mérovingiens; là le berceau de ce Karl auquel le titre de Grand a été si justement décerné, et que célébrèrent à l'envi les traditions populaires de son temps et même des siècles qui le suivirent. On eût dit que la Belgique était le point demandé par

Archimède et sur lequel Dieu appuyait les formidables leviers destinés à ébranler l'univers.
Entre l'âge de la dissolution sociale par l'invasion et celui de la réorganisation par l'affermissement de la conquête, s'interpose l'âge héroïque où revient sans cesse un certain nombre de caractères et de faits trop vraisemblables, trop souvent répétés pour n'être au fonds que de capricieux mensonges. La société allait se relever aux accents de la poésie, et la harpe du scalde, comparable à la lyre d'Amphion, semblait jouir aussi du pouvoir de bâtir des donjons et des cités.
On ne se fait pas une idée assez nette de la confusion qui régnait alors. Francs saliens, Francs ripuaires, Saxons, Burgundes, Goths, Wisigoths, Hérules, Alains, Suèves, Huns, Romains, Gaulois, église chrétienne et paganisme, lois impériales et coutumes barbares, vie nomade et vie sédentaire, vainqueurs et vaincus, maîtres et esclaves, spoliateurs et victimes, amas de ruines et constructions naissantes clairsemées, tous les contrastes, tous les intérêts, toutes les amères douleurs de la défaite, toutes les brutales joies du triomphe, voilà un coin de ce tableau encore inachevé. A une société irrégulière à l'excès, et qui n'était sous l'empire d'aucune idée générale, ne pouvait aller qu'un gouvernement sans unité, morcelé, divisé comme elle. La féodalité, qui s'accordait avec les antécédents des peuples germains, ne se développa point systématiquement, car l'humanité ne débute point par des systèmes, mais elle sortit des misérables nécessités du moment. Phénomène digne d'attention! La conquête, qui avait substitué la violence à l'idée de la propriété, fortifia cette idée presque éteinte en la prenant pour base du régime qu'elle venait de fonder.
Cette période de notre histoire est une des plus épineuses à traiter. Alors se forment une multitude de souverainetés dépendantes, soit de la France, soit de l'Empire, elles-mêmes partagées en une foule de fiefs ou de souverainetés subalternes. L'historien perd à chaque pas le fil qui peut le guider dans cet inextricable labyrinthe. Il ne sait comment réunir sous un même point de vue des événements qui n'ont point entre eux de relations visibles. Cependant, en étudiant attentivement les faits, il trouvera quelquefois un lien secret entre des états qui n'agissaient point encore avec ensemble, ni d'après les principes d'une politique circonspecte et constante, et qui semblaient, comme leurs sauvages fondateurs, céder à des passions instantanées ou se jouer dans leur force et leur liberté. L'art consistera à changer de centre d'observation sans secousse et sans désordre; à grouper successivement les faits autour de la Flandre, du Hainaut et du Brabant; à passer, avec adresse des murs de Gand et de Bruxelles dans ceux de Liége, et à chercher l'explication de plusieurs faits en dehors de nos limites, tantôt à Rome, cette capitale du monde, tantôt en Angleterre, en France ou en Allemagne, tantôt même dans la péninsule ibérique.
Un ingénieux écrivain, qui prête sa collaboration à un recueil encyclopédique très-remarquable par l'originalité et quelquefois aussi par l'accord harmonieux des doctrines, disait dernièrement que la Belgique n'existe pas, n'a jamais existé, et que si le contraire avait eu lieu, c'eût été le Brabant qui, en raison de son étendue et de sa position centrale, eût été le foyer du mouvement et de la vie; mais que l'histoire du Brabant, ainsi que celle de toute la Belgique, ne s'est faite qu'à Paris.
Quoique cette proposition, bien que tranchante, soit très-contestable et ait été dictée peut-être par le désir qu'éprouvent nos voisins de nous réduire à une sorte

de vassalité, nous en adopterons une partie en convenant que notre histoire dépasse nos frontières, et que si beaucoup de faits partent de nous, beaucoup aussi sont produits par des causes extérieures que nous ne découvririons jamais en nous isolant de l'étranger. En thèse générale l'histoire ne doit point faire le vide autour d'une nation, sous peine d'étouffer aussi son principe de vitalité. Un peuple ne demeure point suspendu, comme le tombeau de Mahomet, entre le ciel et la terre; il tient à mille choses et n'est pas impunément fraction de l'humanité.

L'unité reparaît au moyen-âge avec les croisades qui portent le nom belge à Constantinople et à Jérusalem, avec l'émancipation des communes, ce grand fait qui domine tous les autres et amène le développement prodigieux du commerce et de l'industrie: liberté, industrie, commerce, loi bienfaisante de notre civilisation!

Cette époque exige une exposition savante et des études ardues; elle est la plus riche, la plus variée, la plus glorieuse de nos annales. Pendant sa durée on assiste aux exploits merveilleux, aux dévouements enthousiastes de la chevalerie, aux rivalités de la noblesse, aux commotions de nos grandes communes, aux entreprises audacieuses de ces bourgeois qui avaient leurs bannières comme les chevaliers et maniaient l'épée et la lance avec autant d'intrépidité qu'eux-mêmes. De simples tisserands luttent contre presque toute l'aristocratie européenne, qui se croyait en péril. D'imposantes basiliques, de somptueux hôtels-de-ville s'élèvent à côté d'une foule de manufactures: la religion mêle ses pompes aux solennités municipales; le bon sens de nos pères dicte des réglements et des lois qui sont encore aujourd'hui un modèle; des poëtes, des hommes de savoir sortent des châteaux, des ateliers et des monastères; chacun voit s'ouvrir devant soi un horizon qui s'élargit sans cesse et la tendance des individus et des classes à se rapprocher, à s'identifier, à se mettre en équilibre, se manifeste de jour en jour.

L'écrivain est plus à l'aise, sans rien perdre de l'éclat ni de l'attrait de son sujet, lorsque les Pays-Bas passent successivement sous la domination de la seconde maison de Bourgogne. C'est la féodalité encore, mais la féodalité qui se discipline, qui devient politique et réduit ses innombrables ressorts pour constituer de plus vastes systèmes d'action. Une foule de petits astres aristocratiques pâlissent; ils sont emportés dans le mouvement de rotation des grandes planètes.

Philippe-le-Bon était à la tête d'une monarchie fédérative; sous lui les provinces belges pèsent d'un poids considérable dans la balance du monde. Il essaie de centraliser le pouvoir, et tente, non sans succès, d'habituer les grands à tenir du souverain leur principale splendeur. Les arts, à leur renaissance en Europe, trouvaient dans ce prince un protecteur aussi zélé que magnifique.

Le successeur de Philippe règne l'épée au poing avec tous ses voisins et même avec ses sujets. Son gantelet n'épargne pas plus les hauts barons que les vilains: le maître frappe et il est rarement désobéi. Mais son caractère inflexible, servant à souhait le génie satanique de Louis XI cause enfin sa perte: heureux de mourir pour échapper au désespoir. La race de cet homme de fer finit en Belgique dans une faible femme; en France dans un roi lâche et efféminé.

Après la mort du prince qui l'avait comprimée, la démocratie se redresse altière et tumultueuse. Marie vécut assez longtemps pour voir les métiers de Gand, enseignes déployées, aller, en grande cérémonie, sur le marché, faire couper la tête à deux de ses ministres.

A la voix de ces redoutables sujets, le fils d'un empereur, n'ayant pour dot qu'une illustre naissance et sa bonne mine, devient l'époux de Marie. Bientôt, victime de la mobilité de ceux qui l'avaient choisi, il est abreuvé d'outrages, enfermé dans une étroite prison et menacé de perdre la vie. Il recouvre enfin sa liberté, obligé de conquérir pied à pied les états de son fils, au nom duquel on méconnaissait sa propre autorité, attaqué par l'étranger, poursuivi par la guerre civile. Au milieu des insurrections de la Flandre et du Brabant, des atroces vengeances des Hoecks et des Kabelliauws, des déprédations des bandes allemandes, tandis que le *Sanglier des Ardennes* se baigne dans le sang d'un prince de l'Eglise et d'un souverain temporel, se fonde cette colossale maison d'Autriche, qu'une politique patiente a protégée jusqu'à présent contre les vicissitudes de la fortune. Un Belge monte sur le trône d'Espagne, et déjà couvent les sourdes inimitiés qui, au seizième siècle, vont faire éclater ces révolutions, auxquelles en succéderont tant d'autres. Cependant les lumières se répandent, le commerce anoblit la roture et partout fermente l'esprit d'innovation. A des hommes qui avaient découvert des mondes inconnus, qui avaient trouvé le secret de centupler la destruction et d'éterniser la pensée, il ne fallait pas moins qu'un autre Dieu.

Charles-Quint travaille à constituer la monarchie. L'autorité souveraine se consolide aux dépens de quelques vieux priviléges; mais en revanche, il y a plus de sécurité, plus de régularité dans les relations sociales. Pour arriver aux institutions uniformes, à la liberté générale des modernes, il était indispensable que les libertés inégalement réparties de la féodalité passassent par l'unité monarchique.

Philippe II poursuit sans ménagement le plan de son père. Il ne se contente pas d'opprimer, il fait pis, il blesse le caractère national. Le seizième siècle arrache à la domination espagnole la moitié des Pays-Bas.

Le ressentiment légitime des contemporains a trompé la postérité et lui a légué sur certaines renommées de cette époque des jugements empreints d'une évidente partialité. Bientôt, grâce aux travaux ordonnés par un homme d'état du premier ordre qui est en même temps un des écrivains dont s'honore la France (1), le cardinal de Granvelle sera mieux apprécié. On sera peut-être, par la suite, moins sévère envers ce duc d'Albe que ses soldats appelaient leur père, et qu'on a transformé en un monstre avide de supplices, tandis que ce n'était qu'un politique inflexible par système, impitoyable par une fausse notion du devoir, et poussant, jusqu'à ses dernières conséquences le principe de l'intimidation.

[(1)M. Guizot.]

Après tout, il n'est pas mauvais que la sentence des siècles flétrisse sans pitié ceux mêmes que des maximes erronées conduisent à désoler l'humanité. On se souvient du fantastique refrain de la ballade de Burger: *les morts vont vite*. Qu'ils redoublent de vitesse pour aller au tribunal du juge suprême, provoquer le châtiment de leurs bourreaux, afin d'inspirer une salutaire épouvante à quiconque serait tenté de les imiter.

La Belgique, au moment de s'affranchir, retombe sous le joug de ses maîtres. Dans le peuple, des affections religieuses et des antipathies de tribu; des jalousies, des intrigues parmi les grands sont les causes ostensibles de ce retour à l'obéissance. Après l'administration douce et modérée mais assoupissante (1) d'Albert et d'Isabelle, ce pays s'énerve et s'efface. Rien de plus sec, de plus

décharné que cette partie de notre histoire. Il ne serait pourtant pas impossible de lui donner un peu de vie et d'utilité, en cherchant les rapports qui rattachaient notre administration à la politique des cabinets de Madrid et de Vienne, aux vues secrètes des ministres et des favoris qui dirigeaient ces cours.
[(1) Note du copiste: voir également sur le site ABU:«L'Histoire de l'Archiduc Albert, gouverneur général et puis prince souverain de Belgique», un ouvrage anonyme publié à Cologne en 1693.»]
Tout change: la société semble avoir hâte de dépouiller ses vieux vêtements. Les institutions meurent dans leur enveloppe et le respect de la forme survit seul à l'extinction des réalités. Ainsi dit poétiquement un écrivain de la décadence, lorsque Attila livra bataille aux Romains, aux portes de Rome, tout périt des deux côtés; mais quand les corps furent tombés, les âmes restées debout simulèrent, pendant trois jours et trois nuits, une action acharnée.
Le droit de résistance, écrit dans nos anciennes lois, est invoqué contre le philosophe Joseph II, dont les améliorations mêmes, chose fatale! avaient l'air d'une tyrannie. Cette révolution qui, sans mériter aucunement les dédains qu'on lui a prodigués, ne peut guère citer qu'un politique et un soldat, s'apaise au moment où se consomme une autre révolution d'où jaillirent d'immenses capacités. Alors l'écrivain, rencontrant encore à la fin de son oeuvre l'amour intelligent de l'indépendance qu'il avait reconnu à chaque pas de sa course, rend grâces à la Providence, glorifie sa patrie et pose enfin sa plume, de peur de heurter au temps présent, cette *arche du Seigneur* qui renverse ceux qui la touchent.
DE REIFFENBERG.
***

HISTOIRE DE LA CIVILISATION EN EUROPE.

PREMIERE LEÇON.

Objet du Cours. -- Histoire de la civilisation Européenne. -- Rôle de la France dans la civilisation de l'Europe. -- Que la civilisation peut être racontée. -- Que c'est le fait le plus général de l'histoire. -- Du sens usuel et populaire du mot *civilisation*. -- Deux faits principaux constituent la civilisation: 1º le développement de la société, 2º le développement de l'individu. -- Preuves de cette assertion. -- Que ces deux faits sont nécessairement liés l'un à l'autre et se produisent tôt ou tard l'un l'autre -- La destinée de l'homme est-elle contenue tout entière dans sa condition actuelle ou sociale? -- Que l'histoire de la civilisation peut être considérée et présentée sous deux points de vue. -- Quelques mots sur le plan du Cours. -- De l'état actuel des esprits et de l'avenir de la civilisation.
**

Messieurs,
Je suis profondément touché de l'accueil que je reçois de vous. Je me permettrai de dire que je l'accepte comme un gage de la sympathie qui n'a pas cessé d'exister entre nous, malgré une si longue séparation. Je dis que la sympathie n'a pas cessé d'exister, comme si je retrouvais dans cette enceinte les mêmes personnes, la même génération qui avaient coutume d'y venir, y a sept ans, s'associer à mes travaux. (M. Guizot paraît ému et s'arrête un moment.) Je vous demande pardon, Messieurs: votre accueil si bienveillant m'a un peu troublé...

Parce que je reviens ici, il me semble que tout y doit revenir, que rien n'est changé: tout est changé pourtant, Messieurs, et bien changé! (*Mouvement.*) Il y a sept ans, nous n'entrions ici qu'avec inquiétude, préoccupés d'un sentiment triste, pesant; nous nous savions entourés de difficultés, de périls; nous nous sentions entraînés vers un mal que vainement, à force de gravité, de tranquillité, de réserve, nous essayions de détourner. Aujourd'hui nous arrivons tous, vous comme moi, avec confiance et espérance, le coeur en paix et la pensée libre. Nous n'avons qu'une manière, Messieurs, d'en témoigner dignement notre reconnaissance: c'est d'apporter dans nos réunions, dans nos études, le même calme, la même réserve que nous y apportions quand nous redoutions chaque jour de les voir entravées ou suspendues. Je vous demande la permission de vous le dire: la bonne fortune est chanceuse, délicate, fragile; l'espérance a besoin d'être ménagée comme la crainte; la convalescence exige presque les mêmes soins, la même prudence que les approches de la maladie. Vous les aurez, Messieurs, j'en suis sûr. Cette même sympathie, cette correspondance intime et rapide d'opinions, de sentiments, d'idées, qui nous unissait dans les jours difficiles, et nous a du moins épargné les fautes, nous unira également dans les bons jours, et nous mettra en mesure d'en recueillir tous les fruits. J'y compte, Messieurs, j'y compte de votre part, et n'ai besoin de rien de plus. (*Applaudissements.*)

Nous avons bien peu de temps devant nous d'ici à la fin de l'année. J'en ai eu moi-même bien peu pour penser au cours que je devais vous présenter. J'ai cherché quel serait le sujet qui pourrait se renfermer le mieux, soit dans l'espace qui nous reste, soit dans le très peu de jours qui m'ont été donnés pour me préparer. Il m'a paru qu'un tableau général de l'histoire moderne de l'Europe, considérée sous le rapport du développement de la civilisation, un coup d'oeil général sur l'histoire de la civilisation européenne, de ses origines, de sa marche, de son but, de son caractère; il m'a paru, dis-je, qu'un tel tableau se pouvait adapter au temps dont nous disposons. C'est le sujet dont je me suis déterminé à vous entretenir.

Je dis de la civilisation européenne: il est évident qu'il y a une civilisation européenne; qu'une certaine unité éclate dans la civilisation des divers Etats de l'Europe; qu'elle découle de faits à peu près semblables, malgré de grandes diversités de temps, de lieux, de circonstances, et qu'elle se rattache aux mêmes principes, et tend à amener à peu près partout des résultats analogues. Il y a donc une civilisation européenne et c'est de son ensemble que je veux vous occuper.

D'un autre côté, il est évident que cette civilisation ne peut être cherchée, que son histoire ne peut être puisée dans l'histoire d'un seul des Etats européens. Si elle a de l'unité, sa variété n'en est pas moins prodigieuse; elle ne s'est développée tout entière dans aucun pays spécial. Les traits de sa physionomie sont épars: il faut chercher, tantôt en France, tantôt en Angleterre, tantôt en Allemagne, tantôt en Espagne, les éléments de son histoire.

Nous sommes bien placés pour nous adonner à cette recherche et étudier la civilisation européenne. Il ne faut flatter personne, pas même son pays; cependant je crois qu'on peut dire sans flatterie que la France a été le centre, le foyer de la civilisation de l'Europe. Il serait excessif de prétendre qu'elle ait marché toujours, dans toutes les directions, à la tête des nations. Elle a été devancée, à diverses époques, dans les arts, par l'Italie; sous le point de vue des institutions politiques, par l'Angleterre. Peut-être, sous d'autres points de vue, à certains moments,

trouverait-on d'autres pays de l'Europe qui lui ont été supérieurs; mais il est impossible de méconnaître que toutes les fois que la France s'est vue devancée dans la carrière de la civilisation, elle a repris une nouvelle vigueur, s'est élancée et s'est retrouvée bientôt au niveau ou en avant de tous. Non seulement il lui est arrivé ainsi; mais les idées, les institutions civilisantes, si je puis ainsi parler, qui ont pris naissance dans d'autres territoires, quand elles ont voulu se transplanter, devenir fécondes et générales, agir au profit commun de la civilisation européenne, on les a vues, en quelque sorte, obligées de subir en France une nouvelle préparation; et c'est de la France, comme d'une seconde patrie, plus féconde, plus riche, qu'elles se sont élancées à la conquête de l'Europe. Il n'est presque aucune grande idée, aucun grand principe de civilisation qui, pour se répandre partout, n'ait passé d'abord par la France.

C'est qu'il y a dans le génie français quelque chose de sociable, de sympathique, quelque chose qui se répand avec plus de facilité et d'énergie que dans le génie de touL autre peuple: soit notre langue, soit le tour particulier de notre esprit, de nos moeurs, nos idées sont plus populaires, se présentent plus clairement aux masses, y pénètrent plus facilement; en un mot, la clarté, la sociabilité, la sympathie sont le caractère particulier de la France, de sa civilisation, et ces qualités la rendaient éminemment propre à marcher à la tête de la civilisation européenne.

Lors donc qu'on veut étudier l'histoire de ce grand fait, ce n'est point un choix arbitraire ni de convention que de prendre la France pour centre de cette étude; c'est au contraire se placer, en quelque sorte au coeur de la civilisation elle-même, au coeur du fait qu'on veut étudier.

Je dis du fait, Messieurs, et je le dis à dessein: la civilisation est un fait comme un autre, fait susceptible, comme tout autre, d'être étudié, décrit, raconté.

Depuis quelque temps on parle beaucoup, et avec raison, de la nécessité de renfermer l'histoire dans les faits, de la nécessité de raconter: rien de plus vrai; mais il y a plus de faits à raconter, et des faits plus divers, qu'on n'est peut-être tenté de le croire au premier moment; il y a des faits matériels, visibles, comme les batailles, les guerres, les actes officiels des Gouvernements; il y a des faits moraux, cachés, qui n'en sont pas moins réels; il y a des faits individuels, qui ont un nom propre; il y a des faits généraux, sans nom, auxquels il est impossible d'assigner une date précise, de tel jour, de telle année, qu'il est impossible de renfermer dans des limites rigoureuses, et qui n'en sont pas moins des faits comme d'autres, des faits historiques, qu'on ne peut exclure de l'histoire sans la mutiler.

La portion même qu'on est accoutumé à nommer la portion philosophique de l'histoire, les relations des faits entre eux, le lien qui les unit, les causes et les résultats des événements, c'est de l'histoire, tout comme les récits de batailles et de tous les événements extérieurs. Les faits de ce genre, sans nul doute, sont plus difficiles à démêler; on s'y trompe plus souvent; il est malaisé de les animer, de les présenter sous des formes claires, vives: mais cette difficulté ne change rien à leur nature; ils n'en font pas moins partie essentielle de l'histoire.

La civilisation, Messieurs, est un de ces faits-là; fait général, caché, complexe, très difficile, j'en conviens, à décrire, à raconter, mais qui n'en existe pas moins, qui n'en a pas moins droit à être décrit et raconté. On peut élever sur ce fait un grand

nombre de questions; on peut se demander, on s'est demandé s'il était un bien ou un mal. Les uns s'en sont désolés; les autres s'en sont applaudis. On peut se demander si c'est un fait universel, s'il y a une civilisation universelle du genre humain, une destinée de l'humanité, si les peuples se sont transmis de siècle en siècle quelque chose qui ne se soit pas perdu, qui doive s'accroître, passer comme un dépôt, et arriver ainsi jusqu'à la fin des siècles. Pour mon compte, je suis convaincu qu'il y a en effet une destinée générale de l'humanité, une transmission du dépôt de la civilisation, et par conséquent une histoire universelle de la civilisation à écrire. Mais, sans élever des questions si grandes, si difficiles à résoudre, quand on se renferme dans un espace de temps et de lieu déterminé, quand on se borne à l'histoire d'un certain nombre de siècles, ou de certains peuples, il est évident que, dans ces limites, la civilisation est un fait qui peut être décrit, raconté, qui a son histoire. Je me hâte d'ajouter que cette histoire est la plus grande de toutes, qu'elle comprend toutes les autres.

Ne semble-t-il pas, en effet, Messieurs, que le fait de la civilisation soit le fait par excellence, le fait général et définitif, auquel tous les autres viennent aboutir, dans lequel ils se résument? Prenez tous les faits dont se compose l'histoire d'un peuple, qu'on est accoutumé à considérer comme les éléments de sa vie; prenez ses institutions, son commerce, son industrie, ses guerres, tous les détails de son gouvernement: quand on veut considérer, ces faits dans leur ensemble, dans leur liaison, quand on veut les apprécier, les juger, qu'est-ce qu'on leur demande? on leur demande en quoi ils ont contribué à la civilisation de ce peuple, quel rôle ils y ont joué, quelle part ils y ont prise, quelle influence ils y ont exercée. C'est par là non-seulement qu'on s'en forme une idée complète, mais qu'on les mesure, qu'on apprécie leur véritable valeur; ce sont en quelque sorte des fleuves auxquels on demande compte des eaux qu'ils doivent apporter à l'Océan. La civilisation est une espèce d'Océan qui fait la richesse d'un peuple, et au sein duquel tous les éléments de la vie du peuple, toutes les forces de son existence, viennent se réunir. Cela est si vrai que des faits qui, par leur nature, sont détestés, funestes, qui pèsent douloureusement sur les peuples, le despotisme, par exemple, et l'anarchie, s'ils ont contribué en quelque chose à la civilisation, s'ils lui ont fait faire un grand pas, eh bien! jusqu'à un certain point, on les excuse, on leur pardonne leurs torts, leur mauvaise nature; en sorte que partout où on reconnaît la civilisation et les faits qui l'ont enrichie, on est tenté d'oublier le prix qu'il en a coûté.

Il y a même des faits qu'à proprement parler on ne peut pas dire sociaux, des faits individuels qui semblent intéresser l'âme humaine plutôt que la vie publique: telles sont les croyances religieuses et les idées philosophiques, les sciences, les lettres, les arts. Ces faits paraissent s'adresser à l'homme, soit pour le perfectionner, soit pour le charmer, et avoir plutôt pour but son amélioration intérieure, ou son plaisir, que sa condition sociale. Eh bien! c'est encore sous le point de vue de la civilisation que ces faits-là mêmes sont souvent et veulent être considérés. De tout temps, dans tous pays, la religion s'est glorifiée d'avoir civilisé les peuples; les sciences, les lettres, les arts, tous les plaisirs intellectuels et moraux ont réclamé leur part dans cette gloire; et on a cru les louer, les honorer, quand on a reconnu qu'en effet elle leur appartenait. Ainsi, les faits les plus importants, les plus

sublimes en eux-mêmes et indépendamment de tout résultat extérieur, uniquement dans leurs rapports avec l'âme de l'homme, leur importance s'accroît, leur sublimité s'élève par leur rapport avec la civilisation. Telle est la valeur de ce fait général qu'il en donne à tout ce qu'il touche. Et non-seulement il en donne; il y a même des occasions où les faits dont nous parlons, les croyances religieuses, les idées philosophiques, les lettres, les arts, sont surtout considérés et jugés sous le point de vue de leur influence sur la civilisation; influence qui devient, jusqu'à un certain point et pendant un certain temps, la mesure décisive de leur mérite, de leur valeur.

Quel est donc, Messieurs, je le demande, quel est donc, avant d'en entreprendre l'histoire, et en le considérant uniquement en lui-même, ce fait si grave, si étendu, si précieux, qui semble le résumé, l'expression de la vie entière des peuples?

Je n'aurai garde ici de tomber dans la pure philosophie; je n'aurai garde de poser quelque principe rationnel, et puis d'en déduire la nature de la civilisation comme une conséquence: il y aurait beaucoup de chances d'erreurs dans cette méthode. Nous rencontrons encore ici un fait à constater et à décrire.
Depuis longtemps, et dans beaucoup de pays, on se sert du mot de *civilisation*: on y attache des idées plus ou moins nettes, plus ou moins étendues; mais enfin on s'en sert et on se comprend. C'est le sens de ce mot, son sens général, humain, populaire, qu'il faut étudier. Il y a presque toujours, dans l'acception usuelle des termes les plus généraux, plus de vérité que dans les définitions plus précises en apparence, et plus rigoureuses de la science. C'est le bon sens qui donne aux mots leur signification commune, et le bon sens est le génie de l'humanité. La signification commune d'un mot se forme successivement et en présence des faits; à mesure qu'un fait se présente, qui paraît rentrer dans le sens d'un terme connu, on l'y reçoit, pour ainsi dire, naturellement; le sens du terme s'étend, s'élargit, et peu à peu les divers faits, les diverses idées qu'en vertu de la nature des choses mêmes, les hommes doivent rallier sous ce mot, s'y rallient en effet. Lorsque le sens d'un mot, au contraire, est déterminé par la science, cette détermination, ouvrage d'un seul ou d'un petit nombre d'individus, a lieu sous l'empire de quelque fait particulier qui a frappé leur esprit. Ainsi les définitions scientifiques sont en général beaucoup plus étroites et, par cela seul, beaucoup moins vraies au fond que le sens populaire des termes. En étudiant, comme un fait, le sens du mot *civilisation*, en recherchant toutes les idées qui y sont comprises, selon le bon sens des hommes, nous avancerons beaucoup plus dans la connaissance du fait lui-même, que si nous tentions d'en donner nous-mêmes une définition scientifique, parût-elle d'abord plus claire et plus précise.

Pour commencer cette recherche, je vais essayer de mettre sous vos yeux quelques hypothèses; je décrirai un certain nombre d'états de société, et puis nous nous demanderons si l'instinct général y reconnaîtrait l'état d'un peuple qui se civilise, si c'est là le sens que le genre humain attache naturellement au mot *civilisation*.

Voici un peuple dont la vie extérieure est douce, commode; il paie peu d'impôts, il

ne souffre point; la justice lui est bien rendue dans les relations privées; en un mot, l'existence matérielle, dans son ensemble, est assez bien et heureusement réglée. Mais en même temps, l'existence intellectuelle et morale de ce peuple est tenue avec grand soin dans un état d'engourdissement, d'inertie, je ne veux pas dire d'oppression, parce qu'il n'en a pas le sentiment, mais de compression. Ceci n'est pas sans exemple. Il y a eu un grand nombre de petites républiques aristocratiques où les sujets ont été ainsi traités comme des troupeaux, bien tenus et matériellement heureux, mais sans activité intellectuelle et morale. Est-ce là la civilisation? est-ce là un peuple qui se civilise?

Voici une autre hypothèse: c'est un peuple dont l'existence matérielle est moins douce, moins commode, supportable cependant. En revanche, on n'a point négligé les besoins moraux, intellectuels; on leur distribue une certaine pâture; on cultive dans ce peuple des sentiments élevés, purs; ses croyances religieuses, morales, ont atteint un certain degré de développement; mais on a grand soin d'étouffer en lui le principe de la liberté; on donne satisfaction aux besoins intellectuels et moraux, comme ailleurs aux besoins matériels; on mesure à chacun sa part de vérité; on ne permet à personne de la chercher à lui tout seul. L'immobilité est le caractère de la vie morale; c'est l'état où son tombées la plupart des populations de l'Asie, où les dominations théocratiques retiennent l'humanité; c'est l'état des Indous, par exemple. Je fais la même question que sur le peuple précédent: est-ce là un peuple qui se civilise?

Je change tout-à-fait la nature de l'hypothèse: voici un peuple chez lequel il y a un grand déploiement de quelques libertés individuelles; mais où le désordre et l'inégalité sont extrêmes: c'est l'empire de la force et du hasard; chacun, s'il n'est fort, est opprimé, souffre, périt; la violence est le caractère dominant de l'état social. Il n'y a personne qui ne sache que l'Europe a passé par cet état. Est-ce un état civilisé? Il peut contenir sans doute des principes de civilisation qui se développeront successivement; mais le fait qui domine dans une telle société n'est pas, à coup sûr, ce que le bon sens des hommes appelle la civilisation.

Je prends une quatrième: et dernière hypothèse. La liberté de chaque individu est très grande, l'inégalité entre eux est rare, ou au moins très passagère. Chacun fait à peu près ce qu'il veut, et ne diffère pas beaucoup en puissance de son voisin; mais, il y a très peu d'intérêts généraux, très peu d'idées publiques, très peu de sentiments publics, très peu de société, en un mot: les facilités et l'existence des individus se déploient et s'écoulent isolément, sans agir les uns sur les autres, sans laisser de traces; les générations successives laissent la société au même point où elles l'ont reçue: c'est l'état des tribus sauvages; la liberté et l'égalité sont là; et pourtant à coup sûr, la civilisation n'y est point.

Je pourrais multiplier ces hypothèses; mais je crois que nous en avons assez pour démêler quel est le sens populaire et naturel du mot civilisation.

Il est clair qu'aucun des états que je viens de parcourir ne correspond, selon le bon sens naturel des hommes, à ce terme. Pourquoi? Il me semble que le premier fait

qui soit compris dans le mot *civilisation* (et cela résulte des divers exemples que je viens de faire passer sous vos yeux), c'est le fait de progrès, de développement; il réveille aussitôt l'idée d'un peuple qui marche, non pour changer de place, mais pour changer d'état; d'un peuple dont la condition s'étend et s'améliore. L'idée du progrès, du développement, me paraît être l'idée fondamentale contenue sous le mot de civilisation.

Quel est ce progrès? quel est ce développement? Ici réside la plus grande difficulté.

L'étymologie du mot semble répondre d'une manière claire et satisfaisante: elle dit que c'est le perfectionnement de la vie civile, le développement de la société proprement dite, des relations des hommes entre eux.

Telle est, en effet, l'idée première qui s'offre à l'esprit des hommes, quand on prononce le mot *civilisation*; on se représente à l'instant l'extension, la plus grande activité et la meilleure organisation des relations sociales: d'une part, une production croissante de moyens de force et de bien-être dans la société; de l'autre, une distribution plus équitable, entre les individus, de la force et du bien-être produits.
Est-ce là tout, Messieurs? Avons-nous épuisé le sens naturel, usuel, du mot *civilisation*? Le fait ne contient-il rien de plus?
C'est à peu près comme si nous demandions: L'espèce humaine n'est-elle, au fond, qu'une fourmilière, une société où il ne s'agisse que d'ordre et de bien-être, où plus la somme du travail sera grande et la répartition des fruits du travail équitable, plus le but sera atteint et le progrès accompli?
L'instinct des hommes répugne à une définition si étroite de la destinée humaine. Il lui semble, au premier aspect, que le mot *civilisation* comprend quelque chose de plus étendu, de plus complexe, de supérieur à la pure perfection des relations sociales, de la force et du bien-être social.
Les faits, l'opinion publique, le sens généralement reçu du terme, sont d'accord avec cet instinct.

Prenez Rome dans les beaux temps de la république, après la seconde guerre punique, au moment de ses plus grandes vertus, lorsqu'elle marchait à l'empire du monde, lorsque l'état social était évidemment en progrès. Prenez ensuite Rome sous Auguste, à l'époque où a commencé la décadence, où au moins le mouvement progressif de la société était arrêté, où les mauvais principes étaient bien près de prévaloir: il n'y a personne cependant qui ne pense et ne dise que la Rome d'Auguste était plus civilisée que la Rome de Fabricius ou de Cincinnatus.

Transportons-nous ailleurs: prenons la France des 17e et 18e siècles; il est évident que, sous le point de vue social, quant à la somme et à la distribution du bien-être entre les individus, la France du 17e et du 18e siècle était inférieure à quelques autres pays de l'Europe, à la Hollande et à l'Angleterre, par exemple. Je crois qu'en Hollande et en Angleterre l'activité sociale était plus grande, croissait plus rapidement, distribuait mieux ses fruits qu'en France. Cependant demandez au

bon sens général; il vous répondra que la France du dix-septième et du dix-huitième siècle était le pays le plus civilisé de l'Europe. L'Europe n'a pas hésité dans cette question. On trouve des traces de cette opinion publique sur la France dans tous les monuments de la littérature européenne.

On pourrait montrer beaucoup d'autres Etats où le bien-être est plus grand, croît plus rapidement, est mieux réparti entre les individus qu'ailleurs, et où cependant, dans l'instinct spontané, dans le bon sens général des hommes, la civilisation est jugée inférieure à celle d'autres pays moins bien partagés sous le rapport purement social.

Qu'est-ce à dire? qu'ont donc ces pays qui leur donne, au nom de civilisés, ce droit privilégié? qui compense si largement, dans l'opinion des hommes, ce qui leur manque d'ailleurs?

Un autre développement que celui de la vie sociale s'y est manifesté avec éclat: le développement de la vie individuelle, de la vie intérieure, le développement de l'homme lui-même de ses facultés, de ses sentiments, de ses idées. Si la société y est plus imparfaite qu'ailleurs, l'humanité y apparaît avec plus de grandeur et de puissance. Il reste beaucoup de conquêtes sociales à faire; mais d'immenses conquêtes intellectuelles et morales sont accomplies; beaucoup de biens et de droits manquent à beaucoup d'hommes; mais beaucoup de grands hommes vivent et brillent aux yeux du monde. Les lettres, les sciences, les arts déploient tout leur éclat. Partout où le genre humain voit resplendir ces grandes images, ces images glorifiées de la nature humaine, partout où il voit créer ce trésor de jouissances sublimes, il reconnaît et nomme la civilisation.

Deux faits sont donc compris dans ce grand fait; il subsiste à deux conditions, et se révèle à deux symptômes: le développement de l'activité sociale et celui de l'activité individuelle, le progrès de la société et le progrès de l'humanité. Partout où la condition extérieure de l'homme s'étend, se vivifie, s'améliore, partout où la nature intime de l'homme se montre avec éclat, avec grandeur, à ces deux signes, et souvent malgré la profonde imperfection de l'état social, le genre humain applaudit et proclame la civilisation.

Tel est, si je ne me trompe, le résultat de l'examen simple, purement sensé, de l'opinion générale des hommes. Si nous interrogeons l'histoire proprement dite, si nous examinons quelle est la nature des grandes crises de la civilisation, de ces faits qui, de l'aveu de tous, lui ont fait faire un grand pas, nous y reconnaîtrons toujours l'un ou l'autre des deux éléments que je viens de décrire. Ce sont toujours des crises de développement individuel ou social, des faits qui ont changé l'homme intérieur, ses croyances, ses moeurs, ou sa condition extérieure, sa situation dans ses rapports avec ses semblables. Le christianisme, par exemple, je ne dis pas seulement au moment de son apparition, mais dans les premiers siècles de son existence, le christianisme ne s'est nullement adressé à l'état social; il a annoncé hautement qu'il n'y toucherait pas; il a ordonné à l'esclave d'obéir au maître; il n'a attaqué aucun des grands maux, des grandes injustices de la société d'alors. Qui niera pourtant que le christianisme n'ait été dès-lors une grande crise de la civilisation? Pourquoi? parce qu'il a changé l'homme intérieur, les croyances, les sentiments, parce qu'il a régénéré l'homme moral, l'homme intellectuel.

Nous avons vu une crise d'une autre nature; une crise qui s'est adressée non à l'homme intérieur, mais à sa condition extérieure, qui a changé et régénéré la société. Celle-là aussi, à coup sûr, a été une des crises décisives de la civilisation. Parcourez toute l'histoire, vous trouverez partout le même résultat; vous ne rencontrerez aucun fait important, ayant concouru au développement de la civilisation, qui n'ait exercé l'une ou l'autre des deux sortes d'influences dont je viens de parler.

Tel est, si je ne me trompe, le sens naturel et populaire du terme; voilà le fait, je ne veux pas dire défini, mais décrit, constaté, à peu près complètement, ou au moins dans ses traits généraux. Nous tenons les deux éléments de la civilisation. Maintenant, Messieurs, l'un de ces deux faits suffit-il pour la constituer? Si le développement de l'état social, ou celui de l'homme individuel se présentait isolément, y aurait-il civilisation? le genre humain la reconnaîtrait-il? Ou bien les deux faits ont-ils entre eux une relation tellement intime et nécessaire, que, s'ils ne se produisent simultanément, ils soient cependant inséparables, et que tôt ou tard l'un amène l'autre?

On pourrait, ce me semble, aborder cette question par trois côtés. On pourrait examiner la nature même des deux éléments de la civilisation, et se demander si, par cela seul, ils sont, ou non, étroitement liés et nécessaires l'un à l'autre. On peut rechercher historiquement si, en effet, ils se sont manifestés isolément et l'un sans l'autre, ou s'ils se sont toujours produits l'un l'autre. On peut enfin consulter sur cette question l'opinion commune des hommes, le bon sens. Je m'adresserai d'abord à l'opinion commune.

Quand un grand changement s'accomplit dans l'état d'un pays, quand il s'y opère un grand développement de richesse et de force, une révolution dans la distribution du bien-être social, ce fait nouveau rencontre des adversaires, essuie des combats; il n'en peut être autrement. Que disent en général les adversaires du changement? Ils disent que ce progrès de l'état social n'améliore pas, ne régénère pas de la même manière l'état moral, l'état intérieur de l'homme; que c'est un progrès faux, trompeur, qui tourne au détriment de la moralité, du véritable être humain. Et les amis du développement social repoussent cette attaque avec beaucoup d'énergie; ils soutiennent, au contraire, que le progrès de la société amène nécessairement le progrès de la moralité; que quand la vie extérieure est mieux réglée, la vie intérieure se rectifie et s'épure. Ainsi se pose la question entre les adversaires et les partisans de l'état nouveau.

Renversez l'hypothèse; supposez le développement moral en progrès. Que promettent en général les hommes qui y travaillent? Qu'ont promis, à l'origine des sociétés, les dominateurs religieux, les sages, les poëtes, qui travaillaient à adoucir, à régler les moeurs? Ils ont promis l'amélioration de la condition sociale, la répartition plus équitable du bien-être. Que supposent, je vous le demande, tantôt ces débats, tantôt ces promesses? Ils supposent que, dans la conviction spontanée, instinctive des hommes, les deux éléments de la civilisation, le développement social et le développement moral, sont intimement liés, qu'à la vue de l'un, le genre humain compte sur l'autre. C'est à cette conviction naturelle qu'on s'adresse lorsque, pour seconder ou combattre l'un ou l'autre des deux développements, on affirme ou conteste leur union. On sait que, si on peut persuader aux hommes que l'amélioration de l'état social tournera contre le

progrès intérieur des individus, on aura décrié et affaibli la révolution qui s'accomplit dans la société. D'autre part, quand on promet aux hommes l'amélioration de la société, par suite de l'amélioration de l'individu, on sait que leur penchant est de croire à cette promesse, et on s'en prévaut. C'est donc évidemment la croyance instinctive de l'humanité que les deux éléments de la civilisation sont liés l'un à l'autre, et se produisent réciproquement.

Que si nous nous adressons à l'histoire du monde, nous obtiendrons la même réponse. Nous trouverons que tous les grands développements de l'homme intérieur ont tourné au profit de la société, tous les grands développements de l'état social au profit de l'humanité. C'est l'un ou l'autre des deux faits qui prédomine, apparaît avec éclat, et imprime au mouvement un caractère particulier. Ce n'est quelquefois qu'après de très longs intervalles de temps, après mille transformations, mille obstacles, que le second fait se développe et vient en quelque sorte compléter la civilisation que le premier avait commencée. Mais quand on y regarde bien, on reconnaît le lien qui les unit. La marche de la Providence n'est pas assujétie à d'étroites limites; elle ne s'inquiète pas de tirer aujourd'hui la conséquence du principe qu'elle a posé hier; elle la tirera dans des siècles, quand l'heure sera venue; et pour raisonner lentement selon nous, sa logique n'est pas moins sûre. La Providence a ses aises dans le temps; elle y marche en quelque sorte comme les dieux d'Homère dans l'espace; elle fait un pas, et des siècles se trouvent écoulés. Que de temps, que d'événements avant que la régénération de l'homme moral par le christianisme ait exercé, sur la régénération de l'état social, sa grande et légitime influence? Il y a réussi pourtant; qui peut le méconnaître aujourd'hui?
Si de l'histoire nous passons à la nature même des deux faits qui constituent la civilisation, nous sommes infailliblement conduits au même résultat. Il n'est personne qui n'ait fait sur lui-même cette expérience. Quand un changement moral s'opère dans l'homme, quand il acquiert une idée, ou une vertu, ou une faculté de plus, en un mot, quand il se développe individuellement, quel est le besoin qui s'empare de lui à l'instant même? C'est le besoin de faire passer son sentiment dans le monde extérieur, de réaliser au dehors sa pensée. Dès que l'homme acquiert quelque chose, dès que son être prend à ses propres yeux un nouveau développement, une valeur de plus, aussitôt à ce développement, à cette valeur nouvelle, s'attache pour lui l'idée d'une mission; il se sent obligé et poussé par son instinct, par une voix intérieure, à étendre, à faire dominer hors de lui le changement, l'amélioration qui s'est accomplie en lui. Les grands réformateurs, on ne les doit pas à une autre cause; les grands hommes qui ont changé la face du monde, après s'être changés eux-mêmes, n'ont pas été poussés, gouvernés par un autre besoin. Voilà pour le changement qui s'est opéré dans l'intérieur de l'homme: prenons l'autre. Une révolution s'accomplit dans l'état de la société; elle est mieux réglée, les droits et les biens sont répartis plus justement entre les individus; c'est-à-dire, que le spectacle du monde est plus pur, plus beau, que la pratique, soit des gouvernements, soit des rapports des hommes entre eux, est meilleure. Eh bien! croyez-vous que la vue de ce spectacle, que cette amélioration des faits extérieurs, ne réagissent pas sur l'intérieur de l'homme, sur l'humanité? Tout ce qu'on dit de l'autorité des exemples, des habitudes, de beaux modèles,

n'est pas fondé sur autre chose, sinon sur cette conviction qu'un fait extérieur, bon, raisonnable, bien réglé, amène tôt ou tard, plus ou moins complètement, un fait intérieur de même nature, de même mérite; qu'un monde mieux réglé, un monde plus juste, rend l'homme lui-même plus juste; que l'intérieur se réforme par l'extérieur, comme l'extérieur par l'intérieur; que les deux éléments de la civilisation sont étroitement liés l'un à l'autre; que des siècles, des obstacles de tout genre, peuvent se jeter entre eux; qu'il est possible qu'ils aient à subir mille transformations pour se rejoindre l'un l'autre; mais que tôt ou tard ils se rejoignent; que c'est la loi de leur nature, le fait général de l'histoire, la croyance instinctive du genre humain. (*Applaudissements.*)

Messieurs, je crois non pas avoir épuisé, tant s'en faut, mais exposé d'une manière à peu près complète, quoique bien légère, le fait de la civilisation; je crois l'avoir décrit, circonscrit, et avoir posé les principales questions, les questions fondamentales auxquelles il donne lieu. Je pourrais m'arrêter; cependant je ne puis pas ne pas poser au moins une question que je rencontre ici; une de ces questions qui ne sont plus des questions historiques proprement dites, qui sont des questions, je ne veux pas dire hypothétiques, mais conjecturales; des questions dont l'homme ne tient qu'un bout, dont il ne peut jamais atteindre l'autre bout, dont il ne peut faire le tour, qu'il ne voit que par un côté; qui cependant n'en sont pas moins réelles, auxquelles il faut bien qu'il pense, car elles se présentent devant lui, malgré lui, à tout moment.

De ces deux développements dont nous venons de parler, et qui constituent le fait de la civilisation, du développement de la société, d'une part, et de l'humanité, de l'autre, lequel est le but, lequel le moyen? Est-ce pour le perfectionnement de sa condition sociale, pour l'amélioration de son existence sur la terre, que l'homme se développe tout entier, ses facultés, ses sentiments, ses idées, tout son être? Ou bien l'amélioration de la condition sociale, les progrès de la société, la société elle-même n'est-elle que le théâtre, l'occasion, le mobile du développement de l'individu? En un mot, la société est-elle faite pour servir l'individu, ou l'individu pour servir la société? De la réponse à cette question dépend inévitablement celle de savoir si la destinée de l'homme est purement sociale, si la société épuise et absorbe l'homme tout entier, ou bien s'il porte en lui quelque chose d'étranger, de supérieur à son existence sur la terre.

Messieurs, un homme dont je m'honore d'être l'ami; un homme qui a traversé des réunions comme la nôtre, pour monter à la première place dans des réunions moins paisibles et plus puissantes; un homme dont toutes les paroles se gravent et restent partout oÙ elles tombent, M. Royer-Collard a résolu cette question; il l'a résolue, selon sa conviction du moins dans son discours sur le projet de loi relatif au sacrilège. Je trouve dans un discours ces deux phrases: «Les sociétés humaines naissent, vivent et meurent sur la terre; là s'accomplissent leurs destinées... Mais elles ne contiennent pas l'homme tout entier. Après qu'il s'est engagé à la société, il lui reste la plus noble partie de lui-même, ces hautes facultés par lesquelles il s'élève à Dieu, à une vie future, à des biens inconnus dans un monde invisible... Nous, personnes individuelles et identiques, véritables êtres doués de l'immortalité, nous avons une autre destinée que les Etats (1).»

[(1) Opinion de M. Royer-Collard sur le projet de loi relatif au sacrilége, pages 7 et 17.]

Je n'ajouterai rien, Messieurs, je n'entreprendrai point de traiter la question même; je me contente de la poser. Elle se rencontre à la fin de l'histoire de la civilisation: quand l'histoire de la civilisation est épuisée, quand il n'y a plus rien à dire de la vie actuelle, l'homme se demande invinciblement si tout est épuisé, s'il est à la fin de tout? Ceci est donc le dernier problème, et le plus élevé de tous ceux auxquels l'histoire de la civilisation peut conduire. Il me suffit d'avoir indiqué sa place et sa grandeur.

D'après tout ce que je viens de dire, Messieurs, il est évident que l'histoire de la civilisation pourrait être traitée de deux manières, puisée à deux sources, considérée sous deux aspects différents. L'historien pourrait se placer au sein de l'âme humaine, pendant un temps donné, une série de siècles, ou chez un peuple déterminé; il pourrait étudier, décrire, raconter tous les événements, toutes les transformations, toutes les révolutions qui se seraient accomplies dans l'intérieur de l'homme; et quand il serait arrivé au bout, il aurait une histoire de la civilisation chez le peuple et dans le temps qu'il aurait choisi. Il peut procéder autrement: au lieu d'entrer dans l'intérieur de l'homme, il peut se placer au milieu de la scène du monde; au lieu de décrire les vicissitudes des idées, des sentiments de l'être individuel, il peut décrire les faits extérieurs, les événements, les changements de l'état social. Ces deux portions, ces deux histoires de la civilisation sont étroitement liées l'une à l'autre; elles sont le reflet, l'image l'une de l'autre. Cependant elles peuvent être séparées; peut-être même doivent-elles être, au moins en commençant, pour que l'une et l'autre soient traitées avec détail et clarté. Pour mon compte, je ne me propose pas d'étudier avec vous l'histoire de la civilisation dans l'intérieur de l'âme humaine; l'histoire des événements extérieurs du monde visible et social, c'est de celle-là que je veux m'occuper. J'avais besoin de vous exposer le fait de la civilisation tel que je le conçois dans sa complexité et son étendue, de poser devant vous toutes les hautes questions auxquelles il peut donner lieu. Je me restreins à présent; je resserre mon champ dans des limites plus étroites: c'est uniquement l'histoire de l'état social que je me propose de traiter.

Nous commencerons par chercher tous les éléments de la civilisation européenne dans son berceau, à la chute de l'Empire romain; nous étudierons avec soin la société telle qu'elle était au milieu de ces ruines fameuses. Nous tâcherons, non pas d'en ressusciter, mais d'en remettre debout les éléments à côté les uns des autres; et quand nous les tiendrons., nous essaierons de les faire marcher, de les suivre dans leurs développements à travers les quinze siècles qui se sont écoulés depuis cette époque.

Je crois, Messieurs, que quand nous serons un peu entrés dans cette étude, nous acquerrons bien vite la conviction que la civilisation est très jeune, qu'il s'en faut bien que le monde en ait encore mesuré la carrière. A coup sûr, la pensée humaine est fort loin d'être aujourd'hui tout ce qu'elle peut devenir, nous sommes fort loin d'embrasser l'avenir tout entier de l'humanité; cependant, que chacun de nous descende dans sa pensée, qu'il s'interroge sur le bien possible qu'il conçoit, qu'il espère; qu'il mette ensuite son idée en regard de ce qui existe aujourd'hui dans le monde; il se convaincra que la société et la civilisation sont bien jeunes;

que, malgré tout le chemin qu'elles ont fait, elles en ont incomparablement davantage à faire. Cela n'ôtera rien, Messieurs, au plaisir que nous éprouverons à contempler, notre état actuel. Quand j'aurai essayé de faire passer sous vos yeux les grandes crises de l'histoire de la civilisation en Europe, depuis quinze siècles, vous verrez à quel point, jusqu'à nos jours, la condition des hommes a été laborieuse, orageuse, dure, non-seulement au dehors et dans la société, mais intérieurement, dans la vie de l'âme. Pendant quinze siècles, l'esprit humain a eu à souffrir autant que l'espèce humaine. Vous verrez que, pour la première fois, peut-être, dans les temps modernes, l'esprit humain est arrivé à un état très imparfait encore, à un état cependant où règne quelque paix, quelque harmonie. Il en est de même de la société; elle a évidemment fait des progrès immenses; la condition humaine est douce, juste, comparée à ce qu'elle était antérieurement; nous pouvons presque, en pensant à nos ancêtres, nous appliquer les vers de Lucrèce:

Suave mari magno, turbantibus aequora ventis,
E terrâ magnum alterius spectare laborem,

Nous pouvons même dire de nous, sans trop d'orgueil, comme Sthénélus dans Homère:

Hêmeis toi katerôn meg' ameinones euchometh' einai

«Nous rendons grâce au Ciel de ce que nous valons infiniment mieux que nos devanciers.»

Prenons garde cependant, Messieurs; ne nous livrons pas trop au sentiment de notre bonheur et de notre amélioration; nous pourrions tomber dans deux graves dangers, l'orgueil et la mollesse; nous pourrions prendre une excessive confiance dans la puissance et le succès de l'esprit humain, de nos lumières actuelles, et, en même temps, nous laisser énerver par la douceur de notre condition. Je ne sais, Messieurs, si vous en êtes frappés comme moi; mais nous flottons continuellement, à mon avis entre la tentation de nous plaindre pour très peu de chose, et celle de nous contenter à trop bon marché. Nous avons une susceptibilité d'esprit, une exigence, une ambition illimitées dans la pensée, dans les désirs, dans le mouvement de l'imagination; et quand nous en venons à la pratique de la vie, quand il faut prendre de la peine, faire des sacrifices, des efforts pour atteindre le but, nos bras se lassent et tombent. Nous nous rebutons avec une facilité qui égale presque l'impatience avec laquelle nous désirons. Il faut prendre garde, Messieurs, à ne pas nous laisser envahir par l'un ou l'autre de ces deux défauts. Accoutumons-nous à mesurer ce que nous pouvons légitimement avec nos forces, notre science, notre puissance; et ne prétendons à rien de plus qu'à ce qui se peut acquérir légitimement, justement, régulièrement, en respectant les principes sur lesquels repose notre civilisation même. Nous semblons quelquefois tentés de nous rattacher à des principes que nous attaquons, que nous méprisons, aux principes et aux moyens de l'Europe barbare, la force, la violence, le mensonge, pratiques habituelles il y a quatre ou cinq siècles. Et quand nous avons cédé à ce désir, nous ne trouvons en nous ni la persévérance, ni l'énergie sauvage des hommes de ces temps-là, qui souffraient beaucoup, et qui, mécontents de leur condition, travaillaient sans cesse à en sortir. Nous sommes contents de la nôtre; ne la livrons pas aux hasards de désirs vagues, dont le temps ne serait pas encore venu. Il nous a été beaucoup donné, il nous sera beaucoup demandé; nous rendrons à la postérité un compte sévère de notre conduite; public

ou gouvernement, tous subissent aujourd'hui la discussion, l'examen, la responsabilité. Attachons-nous fermement, fidèlement, aux principes de notre civilisation, justice, légalité, publicité, liberté; et n'oublions jamais que si nous demandons avec raison que toutes choses soient à découvert devant nous, nous sommes nous-mêmes sous l'oeil du monde, et que nous serons à notre tour débattus et jugés.
***

DEUXIEME LEÇON.

Objet de la leçon -- Unité de la civilisation ancienne -- Variété de la civilisation moderne. -- Sa supériorité. -- Etat de l'Europe à la chute de l'Empire romain. -- Prépondérance des villes. -- Tentative de réforme politique par les Empereurs. -- Rescrit d'Honorius et de Théodose II. -- Puissance du nom de l'Empire. -- L'Eglise chrétienne. -- Les divers états par où elle avait passé au cinquième siècle. -- Le clergé dans les fonctions municipales. -- Bonne et mauvaise influence de l'Eglise. -- Les Barbares. -- Ils introduisent dans le monde moderne le sentiment de l'indépendance personnelle et le dévouement d'homme à homme. -- Résumé des divers éléments de la civilisation au commencement du cinquième siècle.

MESSIEURS,

En pensant au plan du cours que je me suis proposé de vous présenter, je crains que mes leçons n'aient un double inconvénient, qu'elles ne soient bien longues, par la nécessité de resserrer un grand sujet dans un espace fort court, et en même temps trop concises. Je me trouverai quelquefois obligé de vous retenir ici au-delà de l'heure accoutumée; et je ne pourrai cependant donner tous les développements qu'exigeraient les questions. S'il arrivait que, pour quelques personnes, des explications parussent nécessaires, s'il y avait dans vos esprits quelque incertitude, quelque grave objection sur ce que j'aurai eu l'honneur de vous dire, je vous prie de me les faire connaître par écrit. A la fin de chaque leçon, ceux qui désireront recevoir à ce sujet quelque réponse n'auront qu'à rester; je leur donnerai volontiers toutes les explications qui seront en mon pouvoir.

Je crains encore un autre inconvénient, et par la même cause; c'est la nécessité d'affirmer quelquefois sans prouver. C'est aussi l'effet de l'étroit espace où je me trouve renfermé. Il y aura des idées, des assertions dont la confirmation ne pourra venir que plus tard. Vous serez donc quelquefois obligés, je vous en demande pardon, de me croire sur parole. Je rencontre à l'instant même l'occasion de vous imposer cette épreuve.

J'ai essayé, dans la précédente leçon, d'expliquer le fait de la civilisation en général, sans parler d'aucune civilisation particulière, sans tenir compte des circonstances de temps et de lieu, en considérant le fait en lui-même et sous un point de vue purement philosophique. J'aborde aujourd'hui l'histoire de la civilisation européenne; mais avant d'entrer dans le récit proprement dit, je voudrais vous faire connaître d'une manière générale la physionomie particulière de cette civilisation. Je voudrais la caractériser devant vous assez clairement pour qu'elle vous apparût bien distincte de toutes les autres civilisations qui se sont développées dans le monde. Je vais l'essayer; mais je ne pourrai guère qu'affirmer; ou bien il faudra que je réussisse à peindre la société européenne avec

tant de fidélité, que vous la reconnaissiez sur-le-champ et comme un portrait. Je n'ose m'en flatter.
Quand on regarde aux civilisations qui ont précédé celle de l'Europe moderne, soit en Asie, soit ailleurs, y compris même la civilisation grecque et romaine, il est impossible de ne pas être frappé de l'unité qui y règne. Elles paraissent émanées d'un seul fait, d'une seule idée; on dirait que la société a appartenu à un principe unique qui l'a dominée, et en a déterminé les institutions, les moeurs, les croyances, en un mot tous les développements.
En Egypte, par exemple, c'était le principe théocratique qui possédait la société tout entière; il s'est reproduit dans ses moeurs, dans ses monuments, dans tout ce qui nous reste de la civilisation égyptienne. Dans l'Inde, vous trouverez le même fait; c'est encore la domination presque exclusive du principe théocratique. Ailleurs, vous verrez une autre organisation: ce sera la domination d'une caste conquérante; le principe de la force possédera seul la société, lui imposera ses lois, son caractère. Ailleurs, la société sera l'expression du principe démocratique, ainsi il est arrivé dans les républiques commerçantes qui ont couvert les côtes de l'Asie-Mineure et de la Syrie, dans l'Ionie, la Phénicie. En un mot, quand on considère les civilisations antiques, on les trouve toutes empreintes d'un singulier caractère d'unité dans les institutions, les idées, les moeurs; une force unique, ou du moins très prépondérante, gouverne et décide de tout.
Ce n'est pas à dire que cette unité de principe et de forme dans la civilisation de ces Etats y ait toujours prévalu. Quand on remonte à leur plus ancienne histoire, on s'aperçoit que souvent les diverses forces qui peuvent se déployer au sein d'une société, s'y sont disputé l'empire. Chez les Egyptiens, les Etrusques, les Grecs même, etc., la caste des guerriers, par exemple, a lutté contre celle des prêtres; ailleurs, l'esprit de clan contre l'esprit d'association libre, le système aristocratique contre le système populaire, etc. Mais c'est à des époques anti-historiques que se sont passées, en général, de telles luttes; il n'en est resté qu'un vague souvenir.
La lutte s'est reproduite quelquefois dans le cours de la vie des peuples; mais, presque toujours, elle a été promptement terminée; l'une des forces qui se disputaient l'empire l'a promptement emporté, et a pris seule possession de la société. La guerre a toujours fini par la domination, sinon exclusive, du moins très prépondérante, de quelque principe spécial. La coexistence et le combat de principes divers n'ont été, dans l'histoire de ces peuples, qu'une crise passagère, un accident.
De là est résulté, dans la plupart des civilisations antiques, une simplicité remarquable. Elle a eu des résultats très différents. Tantôt, comme dans la Grèce, la simplicité du principe social a amené un développement prodigieusement rapide; jamais aucun peuple ne s'est déployé en aussi peu de temps, avec autant d'éclat. Mais après cet admirable élan, tout à coup la Grèce a paru épuisée; sa décadence, si elle n'a pas été aussi rapide que son progrès, n'en a pas moins été étrangement prompte. Il semble que la force créatrice du principe de la civilisation grecque fût épuisée. Aucun autre n'est venu la réparer.
Ailleurs, dans l'Egypte et dans l'Inde, par exemple, l'unité du principe de la civilisation a eu un autre effet; la société est tombée dans un état stationnaire. La

simplicité a amené la monotonie; le pays ne s'est pas détruit, la société a continué d'y subsister, mais immobile et comme glacée.
C'est à la même cause qu'il faut rapporter ce caractère de tyrannie qui apparaît, au nom des principes et sous les formes les plus diverses, dans toutes les civilisations anciennes. La société appartenait à une force exclusive qui n'en pouvait souffrir aucune autre. Toute tendance différente était proscrite, chassée. Jamais le principe dominant ne voulait admettre à côté de lui la manifestation et l'action d'un principe différent.
Ce caractère d'unité de la civilisation est également empreint dans la littérature, dans les ouvrages de l'esprit. Qui n'a parcouru les monuments de la littérature indienne, depuis peu répandus en Europe? Il est impossible de ne pas voir qu'ils sont tous frappés au même coin; ils semblent tous le résultat d'un même fait, l'expression d'une même idée; ouvrages de religion ou de morale, traditions historiques, poésie dramatique, épopée, partout est empreinte la même physionomie; les oeuvres de l'esprit portent ce même caractère de simplicité, de monotonie qui éclate dans les événements et les institutions. En Grèce même, au milieu de toutes les richesses de l'esprit humain, une rare unité domine dans la littérature et dans les arts.
Il en a été tout autrement de la civilisation de l'Europe moderne. Sans entrer dans aucun détail, regardez-y, recueillez vos souvenirs; elle vous apparaîtra sur-le-champ variée, confuse, orageuse; toutes les formes, tous les principes d'organisation sociale y coexistent; les pouvoirs spirituel et temporel, les éléments théocratique, monarchique, aristocratique, démocratique, toutes les classes, toutes les situations sociales se mêlent, se pressent; il y a des degrés infinis dans la liberté, la richesse, l'influence. Et ces forces diverses sont entre elles dans un état de lutte continuelle, sans qu'aucune parvienne à étouffer les autres et à prendre seule possession de la société. Dans les temps anciens, à chaque grande époque, toutes les sociétés semblent jetées dans le même moule: c'est tantôt la monarchie pure, tantôt la théocratie ou la démocratie qui prévaut; mais chacune prévaut à son tour complètement. L'Europe moderne offre des exemples de tous les systèmes, de tous les essais d'organisation sociale; les monarchies pures ou mixtes, les théocraties, les républiques plus ou moins aristocratiques y ont vécu simultanément, à côté les unes des autres; et malgré leur diversité, elles ont toutes une certaine ressemblance, un certain air de famille qu'il est impossible de méconnaître.
Dans les idées et les sentiments de l'Europe, même variété, même lutte. Les croyances théocratiques, monarchiques, aristocratiques, populaires, se croisent, se combattent, se limitent, se modifient. Ouvrez les plus hardis écrits du moyen âge: jamais une idée n'y est suivie jusqu'à ses dernières conséquences. Les partisans du pouvoir absolu reculent tout à coup et à leur insu devant les résultats de leur doctrine; on sent qu'autour d'eux il y a des idées, des influences qui les arrêtent et les empêchent de pousser jusqu'au bout. Les démocrates subissent la même loi. Nulle part cette imperturbable hardiesse, cet aveuglement de la logique qui éclatent dans les civilisations anciennes. Les sentiments offrent les mêmes contrastes, la même variété; un goût d'indépendance très énergique à côté d'une grande facilité de soumission; une rare fidélité d'homme à homme, et en même temps un besoin impérieux de faire sa volonté, de secouer tout frein, de vivre seul,

sans s'inquiéter d'autrui. Les âmes sont aussi diverses, aussi agitées que la société.
Le même caractère se retrouve dans les littératures. On ne saurait disconvenir que, sous le point de vue de la forme et de la beauté de l'art, elles sont très inférieures à la littérature ancienne: mais sous le point de vue du fond des sentiments, des idées, elles sont plus fortes et plus riches. On voit que l'âme humaine a été remuée sur un plus grand nombre de points, à une plus grande profondeur. L'imperfection de la forme provient de cette cause même. Plus les matériaux sont riches, nombreux, plus il est difficile de les ramener à une forme simple, pure. Ce qui fait la beauté d'une composition, de ce que, dans les oeuvres de l'art, on nomme la forme, c'est la clarté, la simplicité, l'unité symbolique du travail. Avec la prodigieuse diversité des idées et des sentiments de la civilisation européenne, il a été bien plus difficile d'arriver à cette simplicité, à cette clarté.
Partout donc se retrouve ce caractère dominant de la civilisation moderne. Il a eu sans doute cet inconvénient que, lorsqu'on considère isolément tel ou tel développement particulier de l'esprit humain dans les lettres, les arts, dans toutes les directions où l'esprit humain peuL marcher, on le trouve, en général, inférieur au développement correspondant dans les civilisations anciennes; mais en revanche, quand on regarde l'ensemble, la civilisation européenne se montre incomparablement plus riche qu'aucune autre; elle a amené à la fois bien plus de développements divers. Aussi voyez; voilà quinze siècles qu'elle dure, et elle est, dans un état de progression continue; elle n'a pas marché, à beaucoup près, aussi vite que la civilisation grecque, mais son progrès n'a pas cessé de croître. Elle entrevoit devant elle une immense carrière, et, de jour en jour elle s'y élance plus rapidement, parce que la liberté accompagne de plus en plus tous ses mouvements. Tandis que, dans les autres civilisations, la domination exclusive, ou du moins la prépondérance excessive d'un seul principe, d'une seule forme, a été une cause de tyrannie. Dans l'Europe moderne la diversité des éléments de l'ordre social, l'impossibilité où ils ont été de s'exclure l'un l'autre, ont enfanté la liberté qui règne aujourd'hui. Faute de pouvoir s'exterminer, il a bien fallu que les principes divers vécussent ensemble, qu'ils fissent entre eux une sorte de transaction. Chacun a consenti à n'avoir que la part de développement qui pouvait lui revenir; et tandis qu'ailleurs la prédominance d'un principe produisait la tyrannie, en Europe, la liberté est résultée de la variété des éléments de la civilisation, et de l'état de lutte dans lequel ils ont constamment vécu.

C'est là, Messieurs, une vraie, une immense supériorité; et si nous allons plus loin, si nous pénétrons au-delà des faits extérieurs, dans la nature même des choses, nous reconnaîtrons que cette supériorité est légitime et avouée par la raison aussi bien que proclamée par les faits. Oubliant un moment la civilisation européenne, portons nos regards sur le monde en général, sur le cours général des choses terrestres. Quel est son caractère? comment va le monde? Il va précisément avec cette diversité, cette variété d'éléments, en proie à cette lutte constante que nous remarquons dans la civilisation européenne. Evidemment il n'a été donné à aucun principe, à aucune organisation particulière, à aucune idée, à aucune force spéciale, de s'emparer du monde, de le modeler une fois pour toutes, d'en chasser toute autre tendance, d'y régner exclusivement. Des forces, des principes, des

systèmes divers se mêlent, se limitent, luttent sans cesse, tour à tour dominants ou dominés, jamais complètement vaincus ni vainqueurs. C'est l'état général du monde que la diversité des formes, des idées, des principes, et leurs combats, et leur effort vers une certaine unité, un certain idéal qui ne sera peut-être jamais atteint, mais auquel tend l'espèce humaine par la liberté et le travail. La civilisation européenne est donc la fidèle image du monde: comme le cours des choses de ce monde, elle n'est ni étroite, ni exclusive, ni stationnaire. Pour la première fois, je pense, le caractère de la spécialité a disparu de la civilisation; pour la première fois elle s'est développée aussi diverse, aussi riche, aussi laborieuse que le théâtre de l'univers.

La civilisation européenne est entrée, s'il est permis de le dire, dans l'éternelle vérité, dans le plan de la Providence; elle marche selon les voies de Dieu. C'est le principe rationnel de sa supériorité.

Je désire, Messieurs, que ce caractère fondamental, distinctif, de la civilisation européenne, demeure présent à votre esprit, dans le cours de nos travaux. Je ne puis aujourd'hui que l'affirmer. Quant à la preuve, c'est le développement des faits qui doit la fournir. Ce serait déjà, cependant, vous en conviendrez, une grande confirmation de mon assertion, si nous trouvions, dans le berceau même de notre civilisation, les causes et les éléments du caractère que je viens de lui attribuer; si, au moment où elle a commencé à naître, au moment de la chute de l'Empire romain, nous reconnaissions, dans l'état du monde, dans les faits qui, dès ses premiers jours, ont concouru à former la civilisation européenne, le principe de cette diversité agitée, mais féconde, qui la distingue. Je vais tenter avec vous cette recherche. Je vais examiner l'état de l'Europe, à la chute de l'Empire romain, et rechercher, soit dans les institutions, soit dans les croyances, les idées, les sentiments, quels étaient les éléments que le monde ancien léguait au monde moderne. Si dans ces éléments, nous voyons déjà empreint le caractère que je viens de décrire, il aura acquis pour vous, dès aujourd'hui, un degré de probabilité.

Il faut d'abord se bien représenter ce qu'était l'Empire romain, et comment il s'est formé.

Rome n'était, dans son origine, qu'une municipalité, une commune. Le gouvernement romain n'a été que l'ensemble des institutions qui conviennent à une population renfermée dans l'intérieur d'une ville; ce sont des institutions municipales: c'est là leur caractère distinctif.

Cela n'était pas particulier à Rome: quand on regarde en Italie, à cette époque, autour de Rome, on ne trouve que des villes. Ce qu'on appelait alors des peuples, n'était que des confédérations de villes. Le peuple latin est une confédération de villes latines. Les Etrusques, les Samnites, les Sabins, les peuples de la grande Grèce, sont tous dans le même état.

Il n'y avait, à cette époque, point de campagnes; c'est-à-dire les campagnes ne ressemblaient nullement à ce qui existe aujourd'hui; elles étaient cultivées; il le fallait bien; elles n'étaient pas peuplées. Les propriétaires des campagnes étaient les habitants des villes; ils sortaient pour veiller à leurs propriétés rurales; ils y entretenaient souvent un certain nombre d'esclaves; mais, ce que nous appelons aujourd'hui les campagnes, cette population éparse, tantôt dans des habitations isolées, tantôt dans des villages, et qui couvre partout le sol, était un fait presque inconnu à l'ancienne Italie.

Quand Rome s'est étendue, qu'a-t-elle fait? Suivez son histoire, vous verrez qu'elle a conquis ou fondé des villes; c'est contre des villes qu'elle lutte, avec des villes qu'elle contracte; c'est dans des villes qu'elle envoie des colonies. L'histoire de la conquête du monde par Rome, c'est l'histoire de la conquête et de la fondation d'un grand nombre de cités. Dans l'Orient, l'extension de la domination romaine ne porte pas tout-à-fait ce caractère: la population y était autrement distribuée qu'en Occident; soumise à un régime social différent, elle était beaucoup moins concentrée dans les villes. Mais comme il ne s'agit ici que de la population européenne, ce qui se passait en Orient nous intéresse peu.

En nous renfermant dans l'Occident, nous retrouvons partout le fait que j'ai indiqué. Dans les Gaules, en Espagne, ce sont toujours des villes que vous rencontrez; loin des villes, le territoire est couvert de marais, de forêts. Examinez le caractère des monuments romains, des routes romaines. Vous avez de grandes routes qui aboutissent d'une ville à une autre; cette multitude de petites routes qui aujourd'hui se croisent en tous sens sur le territoire, était alors inconnue. Rien ne ressemble à cette innombrable quantité de petits monuments, de villages, de châteaux, d'églises, dispersés dans le pays depuis le moyen-âge. Rome ne nous a légué que des monuments immenses, empreints du caractère municipal, destinés à une population nombreuse, agglomérée sur un même point. Sous quelque point de vue que vous considériez le monde romain, vous y trouverez cette prépondérance presque exclusive des villes, et la non-existence sociale des campagnes. Ce caractère municipal du monde romain rendait évidemment l'unité, le lien social d'un grand Etat, extrêmement difficile à établir et à maintenir. Une municipalité comme Rome avait pu conquérir le monde; il lui était beaucoup plus mal aisé de le gouverner, de le constituer. Aussi, quand l'oeuvre paraît consommée, quand tout l'Occident et une grande partie de l'Orient sont tombés sous la domination romaine, vous voyez cette prodigieuse quantité de cités, de petits Etats faits pour l'isolement et l'indépendance, se désunir, se détacher, s'échapper pour ainsi dire en tous sens. Ce fut là une des causes qui amenèrent la nécessité de l'Empire, d'une forme de gouvernement plus concentrée, plus capable de tenir unis des éléments si peu cohérents. L'Empire essaya de porter de l'unité et du lien dans cette société éparse. Il y réussit jusqu'à un certain point. Ce fut entre Auguste et Dioclétien qu'en même temps que se développait la législation civile, s'établit ce vaste système de despotisme administratif qui étendit sur le monde romain un réseau de fonctionnaires hiérarchiquement distribués, bien liés, soit entre eux, soit à la cour impériale, et uniquement appliqués à faire passer dans la société la volonté du pouvoir, dans le pouvoir les tributs et les forces de la société.

Livros Grátis

(http://www.livrosgratis.com.br)

Milhares de Livros para Download:

Baixar livros de Administração
Baixar livros de Agronomia
Baixar livros de Arquitetura
Baixar livros de Artes
Baixar livros de Astronomia
Baixar livros de Biologia Geral
Baixar livros de Ciência da Computação
Baixar livros de Ciência da Informação
Baixar livros de Ciência Política
Baixar livros de Ciências da Saúde
Baixar livros de Comunicação
Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE
Baixar livros de Defesa civil
Baixar livros de Direito
Baixar livros de Direitos humanos
Baixar livros de Economia
Baixar livros de Economia Doméstica
Baixar livros de Educação
Baixar livros de Educação - Trânsito
Baixar livros de Educação Física
Baixar livros de Engenharia Aeroespacial
Baixar livros de Farmácia
Baixar livros de Filosofia
Baixar livros de Física
Baixar livros de Geociências
Baixar livros de Geografia
Baixar livros de História
Baixar livros de Línguas

Baixar livros de Literatura
Baixar livros de Literatura de Cordel
Baixar livros de Literatura Infantil
Baixar livros de Matemática
Baixar livros de Medicina
Baixar livros de Medicina Veterinária
Baixar livros de Meio Ambiente
Baixar livros de Meteorologia
Baixar Monografias e TCC
Baixar livros Multidisciplinar
Baixar livros de Música
Baixar livros de Psicologia
Baixar livros de Química
Baixar livros de Saúde Coletiva
Baixar livros de Serviço Social
Baixar livros de Sociologia
Baixar livros de Teologia
Baixar livros de Trabalho
Baixar livros de Turismo